



Le rapport au langage dans la psychose : inventions et trouvailles

Pierre Naveau

Le symptôme a une fonction spécifique dans la psychose¹. Il fait tenir le nœud de l'être d'un sujet qui, sans lui, ne tiendrait pas. La spécificité du symptôme, en tant que mode de jouissance dans la psychose, vient de ce qu'il constitue une invention ou une trouvaille qui a trait au rapport au langage. Il est proposé de le montrer, ici, au moyen de deux cas d'adolescents – âgés de dix-huit ans – hospitalisés dans un hôpital de jour pour adolescents psychotiques. Je les ai rencontrés, en présence d'une assistance, à l'occasion de présentations cliniques.

Louis et la répétition

Louis a une façon de parler qui lui est particulière et qui consiste en un certain maniement de la répétition. Ses parents attribuent ses difficultés scolaires à l'intervention brutale, déplacée et inappropriée d'une institutrice. À l'école primaire, il s'est fait, un jour, tirer l'oreille. L'institutrice, énervée, poussée à bout, lui aurait tiré l'oreille avec une telle force qu'elle serait devenue toute rouge. Elle en aurait elle-même été bouleversée. Il a eu le sentiment qu'elle lui avait cassé l'oreille. Louis est ainsi devenu « l'homme à l'oreille cassée ». Pourtant, la manière de parler de leur fils aurait dû attirer l'attention de ses parents. Quand Louis parle, il pratique, peut-on dire, la répétition selon des modes variés.

L'une des modalités principales de la répétition est la duplication. Quelle idée positive avez-vous, lui demande-t-on, au sujet de telle candidate à l'élection présidentielle qui a, selon lui, sa préférence ? Il répond : « Augmentation de la TVA, augmentation de la taxe sur la valeur ajoutée, augmentation de ça. » Qu'est-ce qu'ils disaient de vous, vos camarades ? « Ils se moquaient de moi, ils se moquaient. » Vous savez lire ? Écrire ? Louis dit alors : « Écrire, compter et calculer, compter, calculer. » Qu'est-ce que vous faites à la maison ? « Des dessins, des dessins mal faits. Bien faits, mal faits, des dessins bien faits, des dessins mal faits. Je fais les deux, je fais le double. », dit-il bizarrement. Louis semble dire lui-même qu'il fait dans le dédoublement, dans la duplication, dans la redite. Il ne peut pas s'empêcher de répéter ce qu'il dit. Ainsi : À quoi jouez-vous avec votre père ? « Aux échecs et aux dames, au jeu d'échecs et au jeu de dames. » Ou bien encore : Vous avez un ordinateur ? « Oui, à la maison. Il marche mal, il est lent, lenteur. Il est d'une lenteur incroyable. Il est lent, il est lent à installer. C'est pour ça qu'on a envie de le changer pour un autre ordinateur. » Comme cela s'entend, Louis a une pratique de la répétition et de la redondance. À cause de quoi vos parents se disputent-ils ? « À cause de ma tante, ils se disputent à cause d'elle. » Elle vit à la maison, votre tante ? « Elle vit dans la rue, elle demande de l'argent. » Elle mendie ? « Elle mendie dans la rue, elle demande de l'argent. » C'est comme si le fait de ne le dire qu'une seule fois ne suffisait pas. L'information véhiculée par la phrase comporte une surcharge, devient surabondante. Louis remue les lèvres. On l'interroge : Quel mot vous est-il venu sur

¹ Ce texte a été discuté lors de la Conversation clinique qui s'est tenue à Marseille le 30 mars 2012.



les lèvres ? « Nunca, jamais. » Nunca ? « Nunca, jamais, toujours, nunca, toujours, jamais. » La disposition des mots dans la phrase – si phrase il y a – s’effectue comme en miroir. Vous avez déjà eu une copine ? « Oui, Mathilde, Lucie, Mathilde. » Louis a dit deux fois le mot *jamais* en intercalant le mot *toujours*. Il prononce, cette fois, un prénom en le faisant entendre deux fois, mais ces deux fois sont séparées, dans l’intervalle, par un autre prénom. Que pensez-vous des filles ? « C’est bien, c’est positif. Les garçons et les filles. Il y a des filles qui ne m’aiment pas. Solène, elle ne m’aime pas, elle ne m’aime pas. » Il y a une fille qui vous aime bien ? « Priscilla, elle m’aime bien. Elle m’aime bien, Priscilla. C’est une copine d’Arthur, l’un de mes potes. » Louis aime bien feuilleter le dictionnaire. Le mot *nunca*, où l’avez-vous trouvé ? « Dans le dictionnaire, dans le dico, dans le dictionnaire. » Vous feuilletez le dictionnaire ? « Je feuillote », répond-il, de façon amusante, avec une voix plus aiguë. Ce *Je feuillote* est, d’ailleurs, une trouvaille.

C’est ce qui explique pourquoi il lui arrive de déplier une série de synonymes. De quoi vos camarades se moquaient-ils ? « Ils se moquaient de ma tête, de ma tronche, de mon visage. » Ou bien Louis choisit de dérouler une liste à la Georges Perec ou à la Valère Novarina. De quel instrument de musique jouez-vous ? « Xylophone, métallophone, flûte traversière, flûte à bec, piano, guitare, I can play the piano, I can play the guitar, I can play the piano. Flûte à bec, flûte traversière, un peu de tout. Je joue un peu de tout. Je suis un touche-à-tout. Je touche à peu près à tout. » Louis semble être entraîné par le courant qui donne à la phrase son mouvement, par le flux de la métonymie. Mais, soudain, la liste s’arrête. Il est à bout de ressources. Le traumatisme de la langue se manifeste, dès lors, d’une façon paradoxale. C’est la langue qui, malgré lui, parle toute seule. La langue jouit d’elle-même en quelque sorte. C’est, si l’on veut, la jouissance en soi de la langue. L’instrument de cette jouissance est une sorte d’automatisme de répétition. Mais, il ne me semble pas que cet *art étrange* de la répétition doive être considéré comme un handicap qui marquerait le rapport de Louis au langage. Tel est le symptôme qui lui est singulier : il vaut mieux dire la chose plutôt deux fois qu’une. Quelquefois, Louis dit même la chose plusieurs fois. C’est, en fait, une invention, dont le ressort est le dualisme qui caractérise le langage. Les signifiants vont par deux. La réponse suppose l’appel. La protase entraîne l’apodose. Dès l’instant où ils sont prononcés, les mots impliquent la réplique. La résonance des mots et des phrases provoque l’éveil de l’écho. Le sujet, ici, s’en joue, de cette résonance, en étant, tout simplement, joué par les mots. Peut-on ajouter, toutefois, que c’est à ses dépens ? La question peut être posée. À la fin de l’entretien, un mot est venu sur les lèvres de Louis. Qu’avez-vous dit, là ? lui a-t-on demandé. « Il est taré. », a-t-il répondu. Qui, il ? « Moi, je suis taré. C’est ce que dit Vazim, un camarade, Vazim, un collègue. » C’est bien de cette idée – qu’il serait un handicapé de l’usage du langage – qu’il reste à Louis de se déprendre.

Marc et le refus

Marc est venu à l’hôpital, parce qu’il refusait d’aller à l’école. « Tout le monde se moquait de moi. Une fois, je me suis fait taper dessus. J’ai perdu connaissance. Les pompiers sont venus. Après, j’ai décroché, j’avais peur d’aller à l’école, j’avais peur de tout le monde. » Ainsi une boucle, allant de *tout le monde se moquait de moi à j’avais peur de tout le monde*, se ferme-t-elle. C’est un garçon qui vous a frappé ? « Oui, c’est un garçon qui m’a frappé. Il était en train de racketter un copain à moi. Je lui ai demandé d’arrêter. Il m’a étranglé jusqu’à ce que mes yeux se ferment. Je lui ai donné une claque pour me dégager. Il m’a jeté dans un trou et ma tête a heurté une pierre. J’ai perdu connaissance. Les pompiers sont venus. » Vous vous laissez faire ? « J’avais peur des autres, je n’arrivais pas à me défendre. » Pourquoi les garçons s’en prenaient-ils ainsi à vous ? « Parce que j’étais le plus petit. Quand on m’insultait, je ne disais rien. Jusqu’au jour où, à la maison, j’ai tout cassé et je me suis mutilé. Il a fallu que la police vienne pour me maîtriser. » Ce sont vos parents qui ont appelé la police ? « Oui, mon père a dû m’attacher avec une corde, pour que je ne me fasse pas du mal. » Quand vous



étiez chez vos parents, que faisiez-vous ? « Je restais allongé, toute la journée, sur le canapé à regarder la télé. Un psychologue a dit à mes parents : “Faites-le sortir de la maison pour l’obliger à aller à l’école. Fermez la porte à clé, pour qu’il ne puisse pas rentrer à la maison.” » En somme, à l’époque, personne ne voulait reconnaître que vous alliez mal. « Mes parents pensaient que je me foutais de leur gueule, que je ne voulais pas aller à l’école, parce que j’étais un fainéant. Une fois, ma mère m’a dit : “C’est, à soixante-dix pour cent de la flemme !” » Que fait votre mère ? « Elle est professeur d’histoire et géographie. » Et que fait votre père ? « Il ingénieur en informatique. » Il a donc fallu que vous cassiez tout dans la maison et faire appel à la police pour que l’on s’aperçoive que vous n’alliez pas bien. Il le reconnaît lui-même : « Oui, je n’allais pas bien. » Et vos professeurs, que disaient-ils ? « Ils n’en avaient rien à foutre. Quand j’étais au collège, le CPE [Conseiller Principal d’Éducation] me donnait des gifles. Mon père l’avait autorisé à me taper dessus, quand je faisais n’importe quoi. » Le père de Marc avait ainsi mis à la place de l’opération du Nom-du-Père, faite pour indiquer quelle est la règle du jeu et orienter le désir vers le savoir, la violence des coups. Vous avez des frères ? Des sœurs ? « J’ai une petite sœur de treize ans, Flora. » Et c’est au moment où, interrogé au sujet de sa sœur, il livre cette information restée tue jusqu’alors : « Je suis un enfant adopté et ma sœur aussi est une enfant adoptée. » En fait, sa mère est algérienne et son père marocain. Il fait, à ce moment-là, remarquer, non sans une pointe d’ironie, que lorsque les gens voient ses parents, ils se disent que quelque chose ne va pas. Il ne leur ressemble pas du tout. Flora a-t-elle aussi des problèmes ? « Non, elle travaille bien à l’école. »

C’est à cet instant qu’il dévoile l’impossibilité qui le fixe à son refus d’aller à l’hôpital : « Elle, elle se lève le matin, tandis que moi, je ne me lève pas le matin pour venir à l’hôpital, je n’y arrive pas. » Il lui est impossible de sortir de son lit. Ainsi, à l’occasion de questions posées à propos de sa sœur, Marc nous fait part de deux événements marquant son existence. Premier événement – il est un enfant adopté. La question se pose de savoir si ses parents l’ont *réellement* adopté. En un mot, s’ils l’aiment. Deuxième événement – il n’arrive pas à se lever le matin. Ce deuxième événement est une sorte d’événement de corps. Marc ne parvient pas à mettre son corps en mouvement, à se mettre debout. Qu’est-ce qui vous empêche de vous lever le matin ? « Je n’en sais rien, justement. Je n’ai pas envie d’être ici [à l’hôpital de jour]. Je n’arrive pas à admettre que je suis malade. À la maison, ça prend des proportions énormes. Quand je ne me lève pas le matin, je me fais traiter de tous les noms par mon père. Il m’insulte, parce que je reste dans mon lit. » Que vous dit-il ? « Bon à rien, connard, tu fous rien, tu es un porc. » Le père de Marc, alors, se déchaîne. Il ne garde pas pour lui sa colère, il ne se retient pas dans ses vociférations. Son impuissance se traduit par des insultes. Mais, depuis le temps, votre père n’a pas changé d’attitude ? « Non, ça le met hors de lui. Il ne comprend pas pourquoi je ne me lève pas. Ne pas se lever veut dire, pour lui, ne rien foutre. Je me lève tard. J’arrive ici à midi. La moitié de la journée est déjà passée. Le soir, quand je rentre à la maison, j’ai peur de me faire engueuler. » Plus Marc s’enfonce dans l’abîme de son symptôme, plus il est terrorisé par son père. Est-ce qu’il vous arrive de rêver ?, lui est-il demandé. « Je rêve d’avoir un bel ordinateur. » Lequel ? « Un *Mac Book Pro*. » Vos parents sont-ils prêts à vous l’acheter ? « Ils n’en ont pas les moyens. Une fois, mon père a ramené à la maison la boîte d’un *Mac Book Pro*. Je l’ai ouverte, elle était vide. » Pourquoi votre père a-t-il fait cela ? « Pour me faire une blague. Mais cela ne m’a pas fait rire. » Vous n’avez pas trouvé que c’était une bonne plaisanterie. C’est cruel, en effet. Vous aimeriez travailler dans l’informatique ? « Oui, je répare des ordinateurs. » J’ai pu alors lui dire : si j’ai bien compris, vous vous dites : « Si je suis à l’hôpital, c’est que je suis malade. Or, je ne sais pas de quoi je souffre. Je ne sais pas quel est le nom de ma maladie. Je n’accepte pas d’être malade. » Eh bien, c’est vous qui donnez la réponse : Vous êtes l’homme qui n’arrive pas à se lever le matin. C’est le nom de votre maladie. Marc a alors rétorqué : « si je dis à mes parents que le



nom de ma maladie, c'est l'homme qui n'arrive pas à se lever le matin, ils vont me regarder bizarrement. » Cette réplique bien ajustée a fait rire l'assistance. Eh bien, ai-je ajouté, vous renverrez vos parents au roman de Georges Perec, *L'homme qui dort*. Vous, ce n'est pas *l'homme qui dort*, c'est *l'homme qui n'arrive pas à se lever le matin*. En fait, il y a un trait commun entre le héros de G. Perec et Marc. Il y a, chez eux, ce même refus qui entraîne un retrait. Il s'agit, pour l'un comme pour l'autre, de ne pas prendre part à la partie qui se joue et de se soustraire, par-là même, au monde. De quoi est-il question ? Un refus de participer ? Une rébellion ? Une insurrection ? Une façon de faire grève ? Ou, faut-il aller jusque là, un refus de la vie ?

Qu'est-ce qui tracasse Marc ? Il n'arrive pas à aller aux cours, dit-il. Devant une feuille de papier, il n'arrive pas à se concentrer. Vous oblige-t-on à aller aux cours ? « Non, des fois, j'y vais et, des fois, je n'y vais pas. » Le cœur n'y est pas ? « Non, le cœur n'y est pas ! » Apprendre est, donc, pour vous, une tâche difficile. « Je n'aime pas apprendre ce qui ne m'intéresse pas. Quand ça me plaît, je suis concentré. Quand ça ne me plaît pas, je ne suis pas concentré, je n'y arrive pas. » Marc dit que, lorsque la journée lui offre la perspective de faire quelque chose qui l'intéresse, qui le passionne – par exemple, faire une promenade à moto avec son père – alors il se lève volontiers et sort de son lit. Lorsqu'on l'interroge sur ses relations amoureuses, Marc répond qu'il a une copine. *Quel est son prénom ?* lui demande-t-on alors. Cela, il ne peut pas le dire. Autrement dit, cela ne regarde que lui. Bref, Marc résiste. Il est rétif. Le lien d'amour manque à la façon de parler de Marc, à la manière dont les phrases et les mots s'articulent. Le fait de ne pas arriver à se lever le matin est, certes, un symptôme, mais qui constitue une trouvaille subjective. L'hypothèse ici soutenue est que ce refus de Marc est, à son insu, la manifestation d'un trou dans le langage. La trouvaille de Marc touche à l'acte et, en premier lieu, à l'acte d'énonciation. Ne pas se lever ne veut rien dire, mais est le signe d'une impossibilité à se faire entendre, à faire entendre sa voix. Ainsi renonce-t-il à parler, à ouvrir la bouche pour dire son chagrin et son désespoir. C'est le retrait de la parole qui provoque cette impossibilité d'entrer dans le monde. Il n'y arrive pas – il n'arrive pas à se lever, il n'arrive pas à aller aux cours, il n'arrive pas à se concentrer – parce qu'il lui est impossible de dire ce qui lui arrive. La faillite de la parole s'incarne ainsi dans l'absence d'échange entre l'un ou l'autre de ses parents et lui-même. Dans le fond, il n'adopte pas, pour une grande part, ses parents, dans la mesure même où, pour une grande part, précisément, ceux-ci, déçus, désappointés, voire désespérés, ne l'adoptent pas ou ont renoncé à l'adopter. L'adoption, de ce point de vue, a tourné à la tragédie. Il s'en faudrait de peu pour que, comme se le dit à lui-même le héros de G. Perec, « entre le monde et toi, les ponts soient à jamais coupés ».

Inventions et trouvailles

Dans le premier cas, Louis ne peut s'empêcher de répéter ce qu'il dit. Ses camarades, du coup, se moquent de lui. Dans le deuxième cas, Marc n'arrive pas à se lever le matin. Son père, ne pouvant, alors, retenir sa colère, se met à lui crier dessus et le traite de fainéant. Ce sont là, c'est sûr, deux sortes de symptôme grave. Mais la thèse, ici avancée, est que, si l'un et l'autre symptômes sont considérés, par le discours médico-social, comme des handicaps, il n'en reste pas moins que, relativement à la structure du langage, ils peuvent être traités du point de vue de la psychanalyse, pour le premier, comme une invention et, pour le deuxième, comme une trouvaille. Dans cette perspective, la clinique des psychoses peut être, dès lors, abordée comme une clinique des inventions et des trouvailles. Cet abord est susceptible de changer en particulier les relations, ici, entre les adolescents et leurs parents. Il y a, en effet, dans cette approche, un *tact* fait pour tenir compte, selon la contingence des situations, de la *terreur* qu'éprouve, on l'oublie trop souvent, le sujet psychotique face à la question de l'existence. C'est cette terreur qui requiert un tel tact. Car, on le sait, il faut beaucoup de



souplesse dans la façon dont on parle avec le sujet psychotique. Pour cela, il vaut mieux, comme l'a indiqué Lacan en 1968 dans son « Allocution sur les psychoses de l'enfant »² que l'on ne sait quel fantasme ne vienne pas barrer le chemin qui est celui de l'intervenant et ne le fasse pas trébucher.

² Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.